

Son corps
et autres célébrations

CARMEN MARIA MACHADO

Son corps
et autres célébrations

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Papot*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 2017 chez Graywolf Press
sous le titre : *Her Body and Other Parties*.

ISBN 978.2.8236.1414.5

© Carmen Maria Machado, 2017.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon grand-père
REINALDO PILAR MACHADO GORRIN,
quien me contó mis primeros cuentos,
y sigue siendo mi favorito

et à VAL
toi qui étais là
quand je me suis retournée

Mon corps est une maison hantée
dans laquelle je suis perdue.
Il n'y a pas de portes mais des couteaux
et une centaine de fenêtres.

Jacqui GERMAIN

Dieu aurait dû rendre les filles létales
puisque'il a fait des hommes des monstres.

Elisabeth HEWER

LE POINT DU MARI

(Si vous lisez cette histoire à voix haute, vous êtes prié de prendre les voix suivantes :

MOI : enfant, voix aiguë, sans intérêt ; devenue femme, même chose.

LE GARÇON QUI DEVIENT UN HOMME PUIS MON MARI : forte, sans le faire exprès.

MON PÈRE : aimable, tonitruante ; celle de votre père ou de l'homme que vous auriez aimé avoir pour père.

MON FILS : petit, voix douce, un rien zézayante ; adulte, la même que mon mari.

LES AUTRES FEMMES : voix interchangeable avec la mienne.)

Au départ, je sais avant lui que je le veux. Ça ne se fait pas et c'est pourtant ce que je vais faire. Je suis avec mes parents à une soirée chez des voisins et j'ai dix-sept ans. Dans la cuisine, je bois un demi-verre de vin blanc avec la fille de la maison, adolescente elle aussi. Mon père ne remarque rien. Tout est lisse comme une peinture à l'huile encore fraîche.

Le garçon est de dos. Je vois les muscles de son cou et de ses épaules, son corps légèrement comprimé dans la chemise boutonnée, façon travailleur qui se serait habillé pour aller

danser, et je fonds. Pourtant, j'ai l'embarras du choix. Je suis belle. J'ai une jolie bouche. Des seins qui débordent de mes robes, innocents et pervers. Je suis une fille bien, de bonne famille. Il a quelque chose d'un peu rugueux, à la manière des hommes parfois, qui me donne envie. Et il donne l'impression d'avoir la même envie.

Un jour, on m'a raconté l'histoire d'une fille qui avait demandé à son amant un truc tellement dégoûtant qu'il l'avait répété à sa famille, laquelle l'avait alors expédiée dans un sanatorium. J'ignore de quelle nature était ce plaisir vicieux, à mon grand désespoir. Quelle chose merveilleuse, désirée furieusement, faisait qu'on vous écartait du monde pour l'avoir désirée ?

Le garçon m'aperçoit. Il a l'air doux, troublé. Il me dit bonjour. Me demande mon nom.

J'ai toujours voulu choisir mon moment, et je choisis celui-là.

Je l'embrasse sur la terrasse. Il m'embrasse à son tour, en douceur au début, puis avec plus d'ardeur, il introduit même sa langue dans ma bouche, ce qui me surprend et, je crois, l'étonne, lui aussi. J'avais imaginé un tas de choses, couchée dans le noir, sous le poids de mon vieil édredon, mais jamais ça, et je gémis. Lorsqu'il s'écarte, il a l'air déconcerté. Ses yeux vont et viennent alentour avant de se poser sur ma gorge.

« C'est quoi ? demande-t-il.

– Oh, ça ? » Je touche le ruban à mon cou. « C'est juste un ruban. »

Mes doigts longent la bande verte brillante, s'immobilisent sur le nœud serré à l'avant. Il tend la main, je la prends et la repousse.

« Non, tu ne peux pas, dis-je. Il ne faut pas y toucher. »

Avant de retourner à l'intérieur, il me propose de nous revoir. Je lui réponds que j'aimerais bien. Ce soir-là, au moment de m'endormir, je pense à lui, à sa langue entrée dans ma bouche, mes doigts glissent sur mon corps et je l'imagine là, tout en muscles et en désirs à satisfaire, et je sais que nous allons nous marier.

Ce qui est arrivé. Disons, qui a fini par arriver. Avant cela, il m'emmène en voiture, la nuit, au bord d'un lac difficile d'accès à cause du sol marécageux. Il m'embrasse, pétrit ma poitrine, mes tétons se raidissent sous ses doigts.

Je ne suis pas vraiment certaine de ce qu'il va faire avant qu'il le fasse. Il est raide, sec et brûlant, il sent le pain et, lorsqu'il me pénètre, je crie et m'accroche à lui comme une naufragée. Son corps se colle au mien, il fonce, s'enfonce, puis se retire avant la fin et termine dans l'humidité de mon sang. Je suis fascinée, exaltée par le rythme, la perception concrète de son besoin, la précision de sa délivrance. Il s'écroule sur le siège et je perçois les bruits du lac : les plongeurs et les criquets, et quelque chose qui ressemble aux accords d'un banjo. Le vent se lève sur l'eau et rafraîchit mon corps.

Je ne sais pas quoi faire. Je sens les battements de mon cœur entre mes jambes. Ça fait mal, mais j'imagine que ça pourrait être agréable. En passant la main sur mon corps,

je sens les tensions du plaisir quelque part au loin. Sa respiration est plus calme, je me rends compte qu'il m'observe. Ma peau brille dans la lumière de la lune à travers la vitre. À son regard, je comprends que ce plaisir est à portée de main, comme si mes doigts titillaient l'extrémité de la ficelle d'un ballon sur le point de s'envoler. Je la saisis, je gémiss et je redescends lentement, posément, des sphères de l'excitation, sans cesser de me mordre la langue.

« J'en veux encore », dit-il sans tenter le moindre mouvement, pourtant. Il regarde dehors et j'en fais autant. *N'importe quoi pourrait surgir de l'obscurité, ici*, me dis-je. Un homme avec un crochet à la place de la main. Un auto-stoppeur fantomatique répétant indéfiniment le même voyage. Une vieille femme tirée du silence de son miroir par les chants des enfants. Des histoires que tout le monde connaît – ou raconte, même sans les connaître – et auxquelles personne ne croit.

Son regard s'attarde à la surface de l'eau puis revient vers moi.

« Tu m'expliques, ton ruban ?

– Il n'y a rien à expliquer. C'est mon ruban.

– Je peux le toucher ?

– Non.

– Laisse-moi le toucher », insiste-t-il.

Ses doigts se contractent légèrement, je serre les jambes et me redresse sur le siège.

« Non. »

Quelque chose s'extirpe du lac dans des contorsions avant de retomber bruyamment dans l'eau. Le bruit le fait se tourner.

« C'est un poisson, dit-il.

– Un jour, je te raconterai les histoires de ce lac et de ses créatures. »

Il me sourit et se frotte la mâchoire. Mon sang laisse une petite trace sur sa peau mais il ne le sait pas et je ne dis rien.

« J'aimerais beaucoup.

– Ramène-moi à la maison », dis-je. Ce qu'il fait, en garçon bien élevé.

Je me lave, ce soir-là. La mousse soyeuse du savon a la couleur et l'odeur de la rouille mais je suis plus neuve que jamais.

Mes parents l'adorent. Ils disent que c'est un gentil garçon. Que ce sera un homme bien. Ils l'interrogent sur ses occupations, ses hobbies, sa famille. Il serre fermement la main de mon père et adresse à ma mère des compliments qui la font rougir et pousser des petits cris de jeune fille. Il vient deux fois par semaine, parfois trois. Ma mère l'invite à dîner et j'enfonce mes ongles dans la chair de sa cuisse pendant le repas. Après les flaques de glace au fond des coupes, je dis à mes parents que nous allons marcher le long du chemin. On disparaît dans la nuit en se tenant gentiment la main jusqu'à ce que la maison soit hors de vue. Je l'entraîne à travers les arbres où nous trouvons une clairière, je m'extirpe de mon collant et je m'offre à lui, à quatre pattes.

Je connais un tas d'histoires de filles comme moi et je n'ai pas peur d'en faire autant. J'entends la boucle métallique de sa ceinture, le murmure de son pantalon qui tombe au sol

et je le sens à moitié dur contre moi. Je supplie – « Vas-y à fond » – et il se soumet. Je gémis et me trémousse et nous copulons dans la clairière, mes grognements de plaisir et ses grognements de satisfaction se mêlent et se dissipent dans la nuit. Nous apprenons, lui et moi.

Il y a deux règles : se retirer avant la fin et ne pas toucher mon ruban vert. Il éjacule sur la terre, un plic-ploc qui rappelle les premières gouttes de pluie. Je veux me caresser mais mes doigts, qui étaient enfoncés dans le sol sous moi, sont pleins de terre. Je remets ma culotte et mes collants. Il émet un son puis désigne du doigt mes genoux eux aussi couverts de terre sous le nylon. Je baisse mes collants et m'époussette avant de les remonter. Je lisse ma jupe et rattache mes cheveux. Une mèche s'est échappée de ses boucles plaquées en arrière, que je remets en place, avec les autres. Nous allons à la rivière, je trempe mes mains dans le courant jusqu'à ce qu'elles soient propres.

Nous retournons lentement à la maison en nous tenant chastement par le bras. Ma mère a fait du café, nous nous asseyons et mon père parle affaires avec lui.

(Si vous lisez cette histoire à voix haute, vous pouvez reproduire les sons de la clairière en inspirant profondément et en retenant votre souffle pendant un long moment. Puis vous relâchez l'air d'un coup, ainsi votre poitrine s'effondre comme lors de la démolition d'une barre d'immeuble. Recommencez, encore et encore, en réduisant l'écart entre l'inspiration et l'expiration.)

J'ai toujours raconté des histoires. Lorsque j'étais petite, ma mère m'a traînée hors d'une épicerie parce que je hurlais à propos de petits doigts aperçus au rayon fruits et légumes. Des femmes inquiètes s'étaient retournées et m'avaient observée tandis que je me débattais en frappant le dos mince de ma mère.

« Des petits pois ! rectifia-t-elle à notre arrivée à la maison. Pas des petits doigts. » Elle me fit asseoir dans ma chaise – un siège pour enfant fabriqué pour moi – jusqu'au retour de mon père. J'avais pourtant bien vu des petits doigts, des moignons pâles et saignants parmi les cosses vertes. L'un d'eux, que j'avais tâté du bout de l'index, était glacé et avait cédé à la pression comme une cloque. Le regard fluide de ma mère changea avec la rapidité d'un chat effarouché lorsque je lui répétai ce détail.

« Tu restes là », dit-elle.

En rentrant du travail, ce soir-là, mon père écouta mon récit dans les moindres détails.

« Tu connais Monsieur Barns, n'est-ce pas ? » demanda-t-il en faisant allusion au vieil homme qui tenait l'épicerie.

Je lui dis que je l'avais vu une fois. Ses cheveux étaient blancs comme un ciel de neige et sa femme peignait des enseignes sur les devantures des magasins.

« Pourquoi Monsieur Barns vendrait-il des petits doigts ? demanda mon père. Où irait-il les chercher ? »

Trop jeune pour avoir entendu parler de cimetières ou de morgues, je fus incapable de répondre.

« Et quand bien même il en aurait trouvé quelque part, poursuivit mon père, quel intérêt aurait-il à les vendre au milieu des petits pois ? »

Ils y étaient, cependant. Je les avais vus de mes propres yeux. Mais je sentis le doute s'installer sous le rayon de soleil de la logique paternelle.

« Et puis surtout, dit-il en formulant triomphalement son ultime pièce à conviction, pourquoi personne d'autre que toi n'a vu ces petits doigts ? »

Adulte, j'aurais rétorqué à mon père qu'il y a sur terre des réalités visibles par une seule paire d'yeux. Mais l'enfant que j'étais a accepté sa version de l'histoire et a ri lorsqu'il l'a soulevée de sa chaise pour l'embrasser et mettre un terme à la discussion.

Ce n'est pas à la fille d'apprendre les choses à son petit ami, normalement, d'ailleurs je ne fais que lui montrer ce que je veux, ce qui se joue au-dedans de mes paupières quand je m'endors. Il finit par saisir sur mon visage l'ombre du désir qui me traverse et je ne lui interdis rien. Quand il me dit qu'il veut ma bouche, la profondeur de ma gorge, j'apprends à réprimer les haut-le-cœur et je l'absorbe entièrement alors que se répand une saveur salée qui me fait geindre. Quand il me demande quel est mon pire secret, je lui parle du professeur qui m'a cachée dans l'armoire en attendant le départ des autres élèves pour ensuite m'obliger à le toucher, de mon retour à la maison, où je me suis récuré les mains jusqu'au sang avec un tampon métallique, un souvenir qui fait vibrer une corde lourde de colère et de honte, et provoque des cauchemars pendant un mois, après cette confidence. Et quand il me demande de l'épouser, à quelques jours de mes dix-huit

ans, je réponds, oui, oui, s'il te plaît, et je m'assieds sur ses genoux, sur un banc dans le parc, la jupe en éventail pour qu'aucun passant ne sache ce qui se passe en dessous.

« J'ai l'impression de connaître tellement d'endroits de toi », dit-il en me pénétrant avec ses doigts et en se retenant de haleter. « Et bientôt, je les connaîtrai tous. »

On raconte l'histoire d'une fille mise au défi par ses amies de s'aventurer la nuit dans un cimetière voisin. Ça a été sa bêtise : lorsqu'elles lui ont dit qu'en allant sur une tombe la nuit elle risquait de voir son occupant se lever et l'entraîner sous terre, elle s'est moquée d'elles. Première erreur pour une femme, se moquer.

« La vie est trop courte pour avoir peur sans raison, leur dit-elle, vous allez voir. »

Deuxième erreur, faire la fière.

Elle irait, insista-t-elle, tant elle était sûre d'échapper à un tel sort. Ses camarades lui donnèrent un couteau à planter dans le sol gelé comme preuve de sa présence et de sa théorie.

Elle se rendit au cimetière. Certains affirment qu'elle a pris une tombe au hasard. Je crois plutôt qu'elle en a choisi une très ancienne, un choix influencé par le doute et la croyance latente qu'au cas où elle se serait trompée, la chair et les muscles d'un corps passé récemment à l'état de cadavre seraient plus dangereux que ceux d'un mort vieux de plusieurs siècles.

Elle s'agenouilla sur la sépulture et enfonça profondément la lame dans le sol. Comme elle se relevait pour fuir – personne ne serait témoin de sa peur –, elle se rendit compte qu'elle

ne parvenait pas à bouger. Quelque chose s'accrochait à ses vêtements. Elle hurla et tomba au sol.

Le lendemain matin, ses amies se rendirent au cimetière. Elles la trouvèrent morte sur la tombe, la lame du couteau plantée dans le lainage épais de sa jupe la retenait à la terre. Morte de peur, de froid, quelle importance quand les parents arriveraient ? Elle ne s'était pas trompée, ce qui n'avait pas d'importance non plus. Par la suite, tout le monde considéra qu'elle avait voulu mourir, elle qui était morte en prouvant qu'elle voulait vivre.

En fin de compte, avoir eu raison aura été la troisième erreur, et la pire.

Mes parents sont contents de ce mariage. Ma mère dit que même si les filles ont tendance à se marier tard de nos jours, elle a épousé mon père à dix-neuf ans et s'en réjouit.

En choisissant ma robe de mariée, je me rappelle l'histoire d'une jeune femme qui voulait aller au bal avec son amoureux mais n'avait pas les moyens de s'offrir une tenue de soirée. Elle acheta une ravissante robe blanche dans un magasin de seconde main, tomba malade peu après et quitta ce monde. Le médecin qui l'examina quelques jours avant son trépas découvrit qu'elle se mourait des suites d'une exposition au natron, un liquide utilisé par les embaumeurs. Il s'avéra que l'assistant sans scrupule de l'entrepreneur de pompes funèbres avait volé la robe sur le cadavre d'une mariée.

La morale de cette histoire, à mon sens, c'est que la pauvreté tue. J'ai dépensé plus que prévu pour ma robe mais elle est

Table

Le point du mari	11
Inventaire	49
Mères	65
Particulièrement monstrueux.....	91
SAISON 1	93
SAISON 2	98
SAISON 3	104
SAISON 4	111
SAISON 5	118
SAISON 6	127
SAISON 7	133
SAISON 8	140
SAISON 9	147
SAISON 10	151
SAISON 11	156
SAISON 12	161
À corps perdu.....	167
Huit bouchées	197
En résidence.....	223
Pénible en soirée	285
Remerciements	315

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N° 1411 ()
– *Imprimé en France* –